

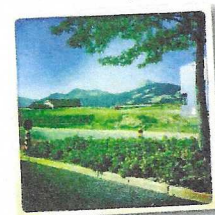
# Seul le hasard guide les pas, le temps, lui, ne compte pas

Bien sûr, la part d'imprévu a été importante dans les précédents carnets de route. Mais cette semaine, il devient règle du jeu. C'est donc au petit bonheur la chance qu'il faudra avancer dans cette escapade de Bulle à Gumefens. Avec, pour boussole, une pièce de deux francs.

TEXTE ET PHOTOS SOPHIE MURITH

**JOUR 1/2.** A la question «où vas-tu?» impossible de répondre. Il est 9 h, devant la rédaction de *La Gruyère*, rue de la Léchère, à Bulle. A quelques minutes du départ pour deux jours de marche – le 1<sup>er</sup> Août limite la série à deux volets – la réponse reste vague. Pile, à gauche, face, à droite. Va pour la gauche et le chemin des Crêts comme première destination. Drôle d'idée de marcher sans but. Se promener au petit bonheur la chance donnera justement l'occasion de creuser le sujet.

Est-ce possible d'être paysan à Bulle et heureux? Rose-Marie Grandjean reconnaît que ce n'est pas simple, difficile même.



«La difficulté, cela permet justement d'apprécier les moments de bonheur», assure-t-elle. La ferme dans laquelle elle vit avec son mari est coincée entre la voie ferrée, des immeubles d'habitation et le plus récent des bâtiments d'UCB Farchim. Elle ne s'en plaint pas. «J'espère rester ici tant que possible, tant que j'ai mes bêtes.» Avec son mari, elle élève dix-sept chèvres. Avant, ils avaient des vaches.

«Septante, mais sur deux exploitations, à Morlon.» La ferme de Morlon a été cédée à leur fils. «Il n'y avait pas la place pour tout le monde», explique-t-elle, soudain évasive. Les estivages vaudois ont ensuite succédé aux hivers aux Diablerets. Lui au téléski, elle à l'épicerie. «Ça change. C'est bien le changement. On s'est fait de nouveaux amis.»

Ils ont toujours travaillé côte à côte. «Cela ne devait pas être trop pénible, si on est toujours ensemble.» Malgré les vagues.

A 66 ans, la Bulloise Rose-Marie Grandjean a eu plusieurs vies. Elle a travaillé à l'usine, comme femme de chambre, elle a subi le chômage aussi. Elle propose de se mettre à l'ombre. «Quelqu'un s'en est allé.» Pardon? «La cloche, là, c'est l'agonie. Quelqu'un est mort.» On se tait, comme en hommage à celui que l'on ne connaissait pas.

«Je n'ai pas forcément décidé de tout. La vie a souvent décidé pour moi.» Le seul choix qu'elle admet avoir toujours fait: «Celui de la campagne.» Proche de la nature et des bêtes. «Nous avons vécu un an dans un appartement à Broc, avant de nous installer ici. Nous voulions retrouver une ferme.»

Rose-Marie Grandjean assure que ses trois enfants lui ont apporté le bonheur. «Des inquiétudes aussi. Et des petits-enfants.» Tout est dit. Une photo? «Non merci.» Juliette Repond l'avait immortalisée en son temps alors qu'elle composait un bouquet de fleurs. «Ça suffit.» Le temps de reprendre le chemin des Crêts est venu.

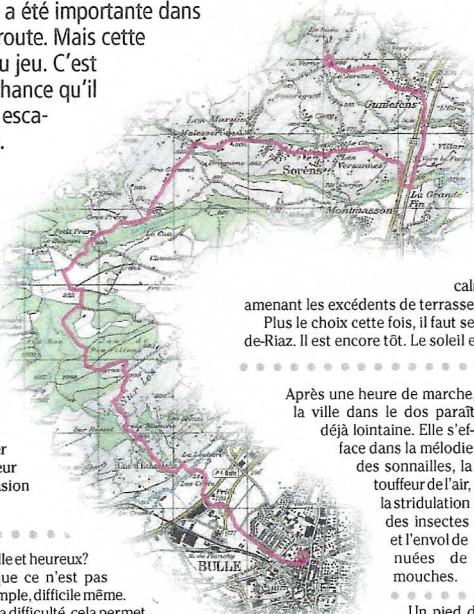
Zut! La perspective de traverser la zone industrielle grouillante de personnes à interroger s'éloigne. La pièce a parlé. Il suffit de passer le pont sur l'autoroute pour s'éloigner de la vie.

Une coccinelle posée sur le bras gauche, à la poursuite de l'essence du bonheur et de la chance. Trop gros pour être inventé.

Une borne placée juste devant le pont sur la Sionge déclenche une réaction en chaîne. Le passé resurgit. Les cours de grec ancien remontent à la surface. Une nébuleuse dont



ressort un souvenir plus précis que les autres. Les carrefours autrefois étaient considérés comme des lieux mystiques, ouverts aux quatre vents. Il s'agissait de sacrifier à Hermès, dieu des voyageurs avant de devenir celui des sacs à main. Le voyageur ajoutait une pierre à l'empilement de cailloux en son honneur. Ces tas ont été peu à peu supplantés par des bornes.



amenant les excédents de terrassement.

Plus le choix cette fois, il faut se résoudre à s'attaquer aux Monts-de-Riaz. Il est encore tôt. Le soleil est implacable.

Après une heure de marche, la ville dans le dos paraît déjà lointaine. Elle s'efface dans la mélodie des sonnailles, la touffeur de l'air, la stridulation des insectes et l'envol de nuées de mouches.



Un pied devant l'autre. L'inquiétude de ne rencontrer personne, de rien rapporter d'autre à la rédaction que ses propres divagations. Finir par se maudire de ne pas même être capable de reconnaître le chant des oiseaux pour au moins déterminer quel volatile semble se moquer de la marcheuse en sueur, attaquée de toutes parts par les taons. Observer de près une beuse bien fraîche et bien grouillante. Se demander pourquoi cela porte chance de marcher dedans. Se dire que le gars qui a déterminé que mettre le pied gauche dans des excréments d'animaux attirait la bonne fortune ne devait avoir marché de sa vie que dans le crottin bien sec devant l'Opéra de Paris, au sortir d'un spectacle apprécié. Ne pas oublier de s'hydrater.

Où sont ces satanées lunettes de soleil? Perdues dans le pâturage certainement.

Retour dans une zone résidentielle. Un chapelet de villas borde le chemin de Neyruz. Une grand-mère passe en poussant un landau et lance: «Passez une belle journée.» Pas assez rapide. La fenêtre d'opportunité est manquée pour l'arrêter et l'interroger sur sa vision du bonheur. Quelle poisse!

Devant le carrefour, la question se pose à nouveau. Où aller? La pièce de deux francs est dégainée. A gauche, la Glâne se profile, tout comme la tour du Gibloux. A droite: Marsens. Va pour la gauche.

11 h, première cloque.



La forêt amène une ombre bienvenue. La solitude fait naître quelques hallucinations. Le bruit du frottement des lanières du sac à dos reproduit à merveille des travaux de bûcheronnage. L'espoir s'évanouit d'interroger des hommes du bois.

Un 4x4 noir déboule sur le chemin du Chalet-Neuf, à une encaclure du centre nordique des Monts-de-

Riaz. Un nuage de poussière et une mélodie dans son sillage. *Life is life*, assure le groupe Opus, sûr de lui.

Le souhait que, par coïncidence, la route du tracteur qui fait des aller-retour coupe celle de la promeneuse, n'a pas été exaucé. Le champ traversé un charmant petit pont sur le Gérégnoz se dévoile. Mais, une fois encore, la pièce dé-



fait ce que l'esprit espérait déjà. Au revoir petit pont, au revoir projet de retrouver bientôt Romont. Quelle rage de devoir confier son sort à un bête morceau de métal et à une stupide probabilité d'une chance sur deux! Qu'importe, la règle du jeu sera respectée.



Sitôt apparu, le paysage bucolique disparaît sous des monceaux de terre. A peine éprouvée, la douce sensation de calme disparaît dans le bal des camions

Au sortir de l'ombre protectrice de la forêt, le soleil bientôt au zénith écrase tout. Sur la gauche du chemin, le chalet des Gros-Prarays. Un panneau annonce un camp musical. S'arrêter, poursuivre? La décision tarde et les pas s'éloignent du chemin d'accès au bâtiment. Demi-tour toute, finalement.

Tout est calme autour de la bâtisse. Dans la cuisine, elles sont deux à s'activer. «Je vais vous chercher la responsable.» Assise sur un banc, un verre d'eau fraîche à la main, le bonheur n'a encore jamais été aussi proche depuis ce matin.

En dix secondes, une dizaine d'enfants se regroupent en une farandole menée par Carole Collaud, qui a surgi du chalet par une fenêtre ouverte. Flûtiste professionnelle installée à Fribourg, elle propose des camps aux enfants, «qu'ils jouent ou non d'un instrument». A 11 h 50, il est l'heure de la danse. Aujourd'hui, sur une musique israélienne. «Pose, balance. Pose, balance. Pose, balance.» L'impression d'avoir quitté le monde réel.

Accompagnée des aides de camp Marion Collaud et Elise Monney, ainsi que de l'animatrice théâtrale Aurélie Bapst, Carole Collaud propose cinq jours et quatre nuits de découverte. «Le but est d'apprendre à vivre ensemble, dans le respect. Chacun doit trouver sa place.» Au programme: danse, musique, théâtre, yoga et parole positive. «Les enfants ne sont pas obligés de participer à l'activité, explique Carole Collaud. En revanche, ils doivent y assister.»

Au menu du jour: «renouil aérodynamique, purée magique et sauce tomate cosmique.» Bien meilleurs que les amandes et les abricots secs prévus. Mais surtout, la saveur particulière d'un repas inattendu, proposé et partagé en toute simplicité.



Sur les 21 enfants présents, assis en cercle sur les couvertures, tous n'ont pas souhaité s'exprimer sur leur définition du bonheur: Marion, 5 ans, ne s'imagine pas être heureuse sans aider les autres. Pour Samuel, 11 ans, être heureux passe par la nécessité de rendre les gens heureux, de les faire sourire. Il note l'importance des imperfections de la vie pour permettre de voir le bonheur lorsqu'il se présente. Colin, 12 ans: «Nous ne pouvons être heureux que lorsque les autres le sont aussi.» Reprendre la route le pied plus sûr et le cœur bien léger après la démonstration de tant de sagesse. Petite pointe d'amertume tout de même. Après sondage, sept enfants sur 21 estimaient être plus souvent tristes qu'heureux.

13 h 38. Le portable s'éteint, plus de carte ni de montre. La route serpente jusqu'à Malesert. La pièce indique la descente vers Sorens. Rien ne bouge, on engrange le foin. Point.



Dans le regard des automobilistes et des nombreux camionneurs croisés le long des routes principale et cantonale, une interrogation: pourquoi marche-t-elle, ici et maintenant?

Descendre de Sorens pour remonter vers Gumefens. Comme un sentiment de s'être fait avoir par cette satanée pièce de deux francs. La pente s'accroît. Et, comme pour narguer davantage, les panneaux de ruie indiquent la Côte à bonheur. Sans blague. Soleil, jambes coupées.

Les réserves d'eau sont épuisées. L'ascension du Mont-Gibloux attendra demain.

A suivre